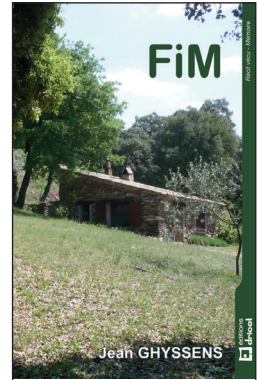




**Jean GHYSSENS**

**FiM**  
**De Banon à Fréjus,**  
**l'odyssée d'un semeur de perles**



*L'impulsivité aveugle l'homme, le petit col entrave le cheval.*  
 Proverbe tibétain

**Du soleil à l'ombre**  
**PRISON**

**Jeudi 21 juillet 1960 – Nîmes**

Seul au fond de sa cellule, aveuglé par le soleil brûlant du Midi qui transperce la crasse du soupirail, Olivier rumine. Il est furieux. Non pas sur ses conditions de détention, non pas sur ses geôliers, mais sur lui-même.

— Quel con j'ai été!!!! Quel con!!!! Je ne pouvais espérer de meilleures conditions pour mon service militaire. Cela fait seize mois que je me la coule douce dans ce régiment d'infanterie de marine. J'y ai plein de privilèges. Je suis le « favori » des officiers. Je fais ce que je veux. Il ne me reste qu'une bonne année à perdre *et*, sur un coup de tête, je fais le mur alors que j'ai mille moyens de sortir réglementairement. Imbécile que je suis. Comment peut-on être aussi bête? C'est incroyable.

Olivier est un garçon calme, mais là il a du mal à contenir sa colère. Il est vrai que sa fugue est incompréhensible, irresponsable et absurde. C'est une sorte de « coup de sang » aussi inattendu qu'exceptionnel qui l'a entraîné dans cette aventure, une inconsciente, mais omniprésente, lassitude des conditions de vie militaire qui a fini par provoquer cette irrépressible envie de partir. Très énervé d'avoir cédé à cette pulsion, il interrompt ses réflexions pour respirer un bon coup, boire un verre d'eau, s'allonger sur la paille et chercher un peu de quiétude. Il ferme les yeux, se concentre sur sa respiration, s'apaise et se remémore calmement sa fugue de lundi dernier.

Ce matin-là, après avoir escaladé la muraille, il se laisse glisser dans la rue. Au pied du mur, il tombe sur un colonel auquel il échappe en courant de toutes ses forces, mais trois jours après, sous peine de sanctions de plus en plus lourdes, il est bien obligé de revenir à la caserne où l'officier de service le jette au cachot. Qu'est-ce qui l'attend? D'après le capitaine, il sera envoyé en Algérie pour y faire la guerre. Finie sa planque dorée. Finis ses projets d'exposition de peintures. Finies ses aventures amoureuses. Peut-être mourra-t-il au front! Quelle misère! Et cette fois, plus moyen de trouver un filon pour leur échapper. Quel

con ! Sa vie est peut-être foutue. Si jeune ! Comment a-t-il pu être aussi imprévoyant, lui, si fin calculateur ? Comment ses racines transalpines ont-elles pu flancher et son sens de la « *combinazione* » échouer ?

À ce stade, le prisonnier n'est plus énervé, mais désespéré. De l'excitation à la dépression. La lumière crue de l'astre du jour n'arrive plus à éclairer la caverne noire dans laquelle a sombré son esprit. Mais cela ne dure jamais. Grâce à sa capacité de se déconnecter de la réalité pour se brancher sur des images plaisantes, son tempérament optimiste finit toujours par l'emporter. C'est ainsi que pour retrouver la clarté, pour se ressourcer et se redynamiser il se tourne vers son passé si prometteur hier encore et passe en revue son parcours étonnant.

Il y a 21 ans...

*Si nous avons le courage de les poursuivre,  
tous les rêves deviennent réalité.*

Walt Disney

## **D'Olivier à Maître Foug**

FiM

Olivier Pagnolo naît en 1939 à Banon, village moyenâgeux des Alpes-de-Haute-Provence. Il est très fier de cette arrivée dans ce bourg perché sur un promontoire, signe incontestable qu'il est différent de la majorité des habitants qui résident dans la plaine. Il y a les gens du haut et ceux du bas, les anciens et les modernes. Sachant que « haut » et « ancien » sont par nature supérieurs au reste, il est clair que le destin l'a choisi.

D'autant qu'il remarque assez vite que ses concitoyens circulent dans les étroites ruelles du village sans rien voir alors que lui y apprécie finement les mille tableaux dessinés par les jeux d'ombres et de lumières sur les façades, les arbres, les fontaines, les terrasses. Banon change sans cesse de visage. Certains soirs, au soleil couchant, il imagine la vieille cité, tel un prestigieux esquif royal, fendre les vagues de l'océan de lavande qui l'entoure. Qui est témoin de cela ? Personne. Du moins, il n'a jamais rencontré quelqu'un qui lui aurait fait part d'évocations identiques. Quand il décrit ses perceptions, les réactions ne sont que moqueries, sourires condescendants ou, au mieux, silence désapprouvateur. Heureusement, ces sarcasmes n'altèrent pas sa solide assurance. Il a quelque chose de plus, c'est évident, mais il ne sait pas encore quoi. Il n'a pas encore conscience qu'il s'identifie totalement à cette région parce que sa sensibilité lui permet d'en savourer les multiples teintes et nuances. Même son nom, Pagnolo, homonyme italien de Pagnol, ce célèbre chanteur du Midi, est un signe de prédestination. Bref, plus provençal que lui tu meurs...

Autre chose le différencie de ses petits copains. Il a une faim et une soif insatiables d'inventer, de créer, de fabriquer des objets. À 7 ans, il construit une automobile à pédales à partir de déchets récupérés çà et là, se fabrique – ancêtre du trolley – une mallette à roulettes pour aller en classe, bricole un petit bureau à tiroirs à partir de planches abandonnées... Il affiche ainsi d'excellentes habiletés manuelles et c'est dans un métier du bâtiment qu'il envisage de faire carrière. Très bon élève, il est premier de la classe, mais ne révèle pas de dons particuliers pour le dessin, la peinture ou la sculpture même s'il présente en lui un côté « cigale ».

Assez fier de son originalité et de ses capacités, il se dit que trop de hasards tuent le hasard et que tous ces signes confirment que les dieux lui réservent un avenir fabuleux dont il ignore la nature. Candide présomption d'un jeune impatient d'en découdre avec la vie.

En famille, par contre, il n'est pas très heureux, car ses parents lui préfèrent son frère. Il aide souvent son père dans des travaux de maçonnerie ou de terrassement, mais rien n'y fait. Plutôt ignoré et écarté, il assiste à la valorisation injustifiée et injustifiable de l'aîné qui, lui, se la coule douce tant à l'école qu'à la maison. De plus, la vie chez les Pagnolo n'est ni conviviale ni solidaire, c'est chacun pour soi dans son coin. Les repas ne les rassemblent jamais et la table est le témoin journalier d'un défilé de solitaires selon un ordre immuable qui commence par Olivier et se termine par la mère. Pas de caresses, peu de sourires, jamais de fêtes. L'atmosphère est rude pour cet enfant sensible qui se construit une carapace ou plus exactement qui se dote de deux bosses de chameau pour traverser ce désert de tendresse. En réalité, le gamin n'a aucune conscience de l'anormalité de cette ambiance. Pour lui, cela doit se passer ainsi dans tous les ménages et donc il n'en prend pas ombrage. Il aime profondément ses proches tout en prenant l'habitude de les voir vivre en dehors de lui et d'eux-mêmes, comme de « zombiques » navetteurs d'un métro lancé sur les rails de la morosité. Il n'a personne dont il devrait s'occuper ou s'inquiéter, alors il se débrouille seul et mène sa vie comme il l'entend sans trop se tracasser pour les siens et les autres qu'il ne fait que croiser sur sa route. Il vit dans un monde autistique et l'empathie lui est étrangère.

Pendant ce temps, le déclin de Banon se poursuit et l'exode rural entamé depuis près d'un siècle semble irréversible. Le père d'Olivier, Antonio, qui à l'âge de 20 ans a quitté à pied son Italie natale pour trouver du travail en France commence à s'inquiéter sérieusement. Depuis 12 ans, il s'en sort bien, car, intelligent et courageux, il trouve facilement de l'emploi comme maçon, manoeuvre, plâtrier ou carreleur, mais combien de temps cela va-t-il encore durer ? Maintenant qu'il vient d'obtenir son permis de conduire, il est décidé à se rapprocher des villes littorales susceptibles de lui fournir un travail de manière pérenne. D'autant qu'à Nice un frère installé là depuis 15 ans peut l'orienter judicieusement dans ses recherches. Ce déménagement aura un deuxième avantage : il cessera enfin d'être l'étranger, le Rital, et de subir quolibets et mépris des Français de souche, qui – comme c'est le cas depuis la nuit des temps chez les humains – craignent sottement les exactions inévitables de tous ces étrangers, de tous ces « envahisseurs » bien moins civilisés et éduqués qu'eux. Dans les métropoles, on est davantage anonyme surtout à Nice qui transalpine jusqu'en 1860 est donc en définitive aussi immigrée que lui.

À l'âge de 8 ans, Olivier quitte son royaume alpestre pour la célèbre cité azurée, lieu de villégiature privilégié des Anglais. Ses parents trouvent un logement au cœur de la vieille cité dont les activités bruyantes rappellent avec bonheur leur fiévreuse cité piémontaise originelle. L'enfant est ébloui par cette ruche agitée et les possibilités infinies à sa portée. Oublié le cadre bucolique des montagnes. À la fin des années quarante, dans l'Europe dévastée, les gamins ont tôt fait de quitter l'insouciance de l'enfance pour glaner de quoi améliorer le quotidien de leur famille. Si beaucoup en souffrent, lui est impatient de grandir pour trouver le moyen d'exploiter l'habileté de ses mains. Son côté « fourmi » le titille déjà.

Comme la fortune sourit aux audacieux, c'est bien ce qui se passe trois ans plus tard. L'école n'empiète guère sur un quotidien où il peut à l'aise gagner de l'argent comme garçon de courses pour une grande épicerie ou comme manoeuvre chez un entrepreneur en bâtiment. Cette suractivité semble même stimuler ses performances scolaires qui lui permettent de grappiller une avance de deux ans sur ses compagnons. Sa mémoire, particulièrement la visuelle, l'autorise à bien des exploits en classe.

Cependant, son père, chauffeur de camion pour un entrepreneur local, gagne mal sa vie et a l'ambition de lancer sa propre affaire pour véhiculer des matériaux de construction. Conséquence : la famille vit de peu, car l'épargne pour l'achat d'un Citroën type 23

d'occasion accapare presque toutes les rentrées d'argent. Ému par les soucis de ses parents, Olivier décide alors de leur venir financièrement en aide. À 14 ans, il quitte la classe et se fait embaucher sur des chantiers temporaires comme aide-maçon, aide-charpentier ou aide-couvreur. À chaque fois, il s'initie à ces métiers qui lui plaisent beaucoup. Durant l'été, il est engagé comme plagiste, autre activité qu'il adore pour son atmosphère de fête autant que pour les généreux pourboires. Il gagne bien sa vie, mais ne fait aucune folie. Pour lui, l'argent doit servir à des réalisations concrètes et durables comme la fabrication de placards ou de tables pour la maison familiale. Autre qualité : la lucidité. Reconnaissant ses limites, par exemple son peu d'appétitudes pour la gestion mensuelle de son argent, il s'en remet plutôt à sa mère.

Il fait alors une découverte majeure. Tous les jours, en se rendant au boulot, il croise le long de la mer de nombreux artistes postés derrière leur chevalet pour peindre autant que pour vendre. Il est particulièrement subjugué par un sublime bouquet de mimosas qu'expose un jeune peintre près de la cale de mise à l'eau. Cela paraît si simple et si rapide de colorier une toile et de l'écouler. Voilà une activité qui doit rapporter gros, plus que les petits salaires d'ouvriers. Il a envie de les imiter. Il se décide à passer le Rubicon et à s'inscrire à un cours de dessin. Ce n'est pas une révolution pour lui, c'est plutôt l'éruption d'un désir profondément enfoui depuis sa plus tendre enfance à Banon où déjà le mouvant spectacle des couleurs le fascinait. Il trouve facilement un établissement dans les journaux qui arborent journellement une réclame pour un enseignement par correspondance réputé dans tout l'Hexagone. Il y est initié au portrait, à l'illustration, à la publicité de manière théorique, mais aussi pratique grâce à des exercices envoyés à l'institution qui les lui retourne corrigés. Passionné par cet apprentissage, il découvre que l'art est moins facile qu'il le pensait, d'autant qu'en l'absence d'un mentor, il lui faut se débrouiller seul pour comprendre et appliquer les règles dans les trois champs picturaux du programme : valoriser un produit ou représenter quelque un suit des codes spécifiques. Ce n'est pas toujours évident d'évaluer à sa juste valeur ses propres compositions et d'arriver à poser correctement le bon geste technique. Une explication écrite est bien plus ardue, sèche et brève que la démonstration illustrée d'un professeur que l'on peut interroger et qui peut vous corriger au moment même. Cependant, cet enseignement et l'observation assidue des tableaux dans les galeries, musées, et autres expositions confortent son inclination pour la peinture. Son côté « cigale » se précise.

Malheureusement pour lui, l'instant tant attendu par ses parents arrive : le camion est acheté et immédiatement se pose la question de savoir où le garer. Dans les ruelles niçoises ? Impensable pour des raisons de place et de vandalisme : comme il gênera des résidents et des passants, ils n'hésiteront pas à le saccager. Pas le choix : il leur faut une nouvelle fois déménager. Où ? Là où il y a assez de place pour le bouillant entrepreneur qui a l'ambition de se doter d'une flotte de bahuts. Donc, fini la métropole, plutôt un village, si possible près des côtes. Direction le Var, car les Alpes-Maritimes déjà bien urbanisées poursuivent leur course au béton et l'espace se fait rare et hors de prix.

À 15 ans, l'adolescent assoiffé de projets et d'ambitions se retrouve coincé dans un petit bourg à 9 kilomètres de la mer, même pas côtier donc : Plan de la Tour. Il n'y connaît personne et les possibilités de travailler sont quasi nulles alors qu'à Nice il a un réseau de relations, du boulot, des écoles, des galeries, des expos, des peintres, des fournisseurs de produits et de matériel de peinture. Ici, il n'y a rien : ni charme banonais ni exubérance niçoise. Pas question d'y moisir. Il veut retourner d'où il vient. Il pourra y poursuivre sa formation dans une école d'Arts déco qu'il a repérée depuis longtemps et en même temps exercer des petits boulots chez les patrons qu'il connaît bien. Pas de problème de logement, il habitera chez son oncle.

Sitôt dit, sitôt fait. Il retrouve le cercle de ses connaissances de la baie des Anges, s'inscrit à une académie et part à la rencontre de ses anciens patrons. C'est alors que le père d'un ami lui annonce qu'il cherche un apprenti pour son atelier de décoration et d'ébénisterie. Cet

artisan réputé a comme clients les bars chics de la Côte d'Azur, les night-clubs à la mode, les hôtels et restaurants étoilés pour lesquels il réalise des meubles et décors en noyer, en sycomore et en acajou. Olivier perçoit de suite les atouts de cette opportunité qui va lui donner un métier ouvert sur la création, le luxe, mais aussi sur le milieu des nantis. Il va pouvoir côtoyer les propriétaires de Ferrari, Porsche et Rolls-Royce et peut-être leur vendre à bon prix ses premières compositions.

Le patron lui apprend qu'il a une double casquette : ébéniste l'hiver, il est restaurateur de plage l'été. Il lui propose donc de se transformer en serveur durant la belle saison, car il sait que le beau et distingué jeune homme aura du succès auprès de la clientèle féminine et comme ce sont généralement les femmes qui ont les clés du porte-monnaie, il espère un beau retour sur investissement. Olivier, lui, est enchanté, assuré qu'il met les pieds dans une vie prolifique, bien remplie et bien payée. Adieu la monotonie et la routine.

Nous sommes en 1955 et ses études de dessin, perspective et restauration lui permettent de réaliser ses premières aquarelles que les vacanciers s'arrachent comme des petits pains. Il faut dire que notre homme est malin : il fait connaissance avec des touristes et des clients de la plage, puis leur propose ce qui va leur plaire : une image de la boîte de nuit, de l'auberge, de la villa, de la résidence qu'ils fréquentent ou dont ils sont propriétaires. Tous sont touchés dans leur amour-propre et fiers de pouvoir l'afficher chez eux comme seuls peuvent se le permettre les gens aisés. De plus, il peint tous les bâtiments pompeux dont les occupants fortunés sont ensuite démarchés directement à domicile. Olivier ne craint rien ni personne et ses compétences pour la vente sont loin d'être nulles. C'est lors d'une transaction avec un bronzé carbonisé affalé dans un transat sur la plage qu'il apprend que Bernard Buffet, l'artiste mondialement connu, loue un cabanon dans la région banonaise pour réaliser ses œuvres. Du coup – naïveté optimiste de la jeunesse –, il n'a plus qu'une idée en tête, acquérir une bergerie qui voisinerait l'atelier de l'illustre maître. Il rêve qu'ensemble ils passeraient des instants mémorables de complicité, de création et d'échanges de modèles.

Il est vrai qu'il commence à se faire un nom dans ce petit cercle niçois qu'il côtoie quotidiennement, et ses copains, de plus en plus épatés par ce commerçant-plagiste-ébéniste-peintre, le surnomment désormais « Fougal ». C'est la contraction de « fourmi » et de « cigale » pour désigner celui qui est aussi acharné au travail qu'une fourmi et aussi obsédé par l'art qu'une cigale. Contrairement à la fable de La Fontaine qui les oppose, Olivier est capable de tout faire en même temps et est aussi actif en ébénisterie qu'en peinture.

Mais la langue est fainéante et « Fougal » se réduit vite à « Fouga », influencé, il est vrai, par le « Fouga Magister », nom d'un avion militaire à réaction, apparu à cette époque, et qui fait la une des journaux et de la radio. La guerre de 1940-45 n'a connu que des appareils à hélice, mais les lumières de la paix ont accouché de réacteurs qui envahissent le ciel et promettent des progrès illimités. Le mur du son percé par ces appareils en est l'expression la plus bruyante. L'avenir est en route et les vieux « coucous » qui se traînent à basse altitude vivent leurs dernières heures. Cependant, ce n'est pas la vitesse qui fait le succès international du « Fouga Magister », c'est sa maniabilité et à sa flexibilité qui le destine déjà à la voltige. Dans la rue, il est de toutes les conversations, de toutes les admirations et son évocation désigne désormais une personne habile, pressée comme un *Jet*, capable de se faufiler partout et de se sortir de tous les pétrins. Quoi de mieux adapté à Olivier dont par hasard le surnom « Fouga » se superpose à ces mêmes traits de personnalité ? Particulièrement celui de l' impatient, car il n'est content que lorsque le travail est terminé. Il est l'illustration parfaite d'un « Fouga Magister » terrestre qui fait tout rapidement et bien. Le voilà rebaptisé.

Le succès des ventes l'incite à passer la vitesse supérieure : la peinture à l'huile. Cependant, il y a un problème : les toiles coûtent cher, particulièrement à Nice. Aussi les remplace-t-il par de fines planchettes de contreplaqué ou d'Isorel ou même par du tissu. Une fois quelques économies accumulées, il se décide à tester des supports en toile plus agréables à travailler.

Et cette initiative dope son commerce, si bien que petit à petit il abandonne les ersatz pour entrer dans le monde des professionnels. Ce qui le tracasse, c'est son profit réduit suite aux prix exorbitants des matières premières françaises. Il vend beaucoup, mais gagne peu. Pour l'instant, il n'a pas le choix. Où d'autre pourrait-il s'approvisionner ?

Arrivent l'automne et le départ des touristes. Il en profite pour faire des réserves de tableaux et d'aquarelles. Mais notre stakhanoviste ne se contente pas d'alimenter sa passion première, il veut aussi décrocher un diplôme d'ébéniste et se présente en indépendant dans un centre d'apprentissage pour l'épreuve du Certificat d'Aptitude Professionnelle. Il a deux jours pour réaliser une petite table en marqueterie. Une fois le projet et les matériaux reçus, contrairement aux apprentis accompagnés de leurs moniteurs qui se lancent immédiatement dans le montage, il se met à estimer précisément les dimensions de chaque pièce et à planifier l'exécution. Olivier ne fait jamais rien sans avoir tout évalué et programmé : « réfléchir avant d'agir » est une de ses devises. Cette méthode lui réussit et il se classe deuxième de la promotion. À l'inverse des autres jeunes, notre homme, chez son patron, a appris depuis belle lurette à se débrouiller seul et à préparer patiemment un mode opératoire. Ce supplément de pratique lui donne une confortable supériorité sur les débutants qui ne domineront leur art qu'après bien des années d'exécution.

Une fois ce diplôme en main, il reprend à Cuneo dans le Piémont des cours de dessin et de perspective, car il a compris que ce sont ses points faibles et qu'il doit arriver à les dominer. Par contre, il évite les stages collectifs de peinture par crainte de se retrouver dans le même moule que les autres étudiants. Il veut trouver un style personnel.

Les saisons estivales se suivent et confirment à chaque fois ses progrès. En 1958, il a maintenant atteint un tel degré de maîtrise de son art qu'un riche propriétaire va jusqu'à lui installer un échafaudage dans sa propriété pour qu'il puisse peindre la villa de haut et mettre en valeur tout son domaine. Ce tableau étant destiné aux États-Unis où réside le client, Fouga va pouvoir se targuer de décorer une maison au-delà de l'Atlantique alors qu'il n'a pas vingt ans. Brûler les étapes reste son ordinaire et confirme régulièrement le bien-fondé de son surnom.

Une autre réalisation de cette même année – cela bien sûr il ne le sait pas encore – se vendra 52 ans plus tard. En effet, en 2010, Fouga rencontre un agent immobilier qui dans une conversation sur les splendeurs passées de Nice demande soudain :

— Vous connaissez la villa « La Desirade » ?

— Celle qui se trouve sur la Moyenne Corniche ?

— Oui.

— Elle est à vendre pour la première fois depuis sa construction.

— Quel hasard ! Savez-vous que je l'ai peinte cette année-là, c'est-à-dire en 1958 ?

— Pourquoi ? Qu'est-ce que vous lui trouviez ?

— À l'époque, j'aimais son architecture futuriste inspirée des yachts de luxe. Fenêtres-hublots, chaloupes-transats, large terrasse bordée d'un bastingage chromé, mât symbolique à la tête du long bâtiment blanc de plain-pied. Tout resplendissait sous le soleil éclatant.

— Exact. C'est un bâtiment remarquable, un des plus beaux de la ville.

— J'ai toujours le tableau. Je n'ai jamais trouvé un acheteur.

— Étonnant. C'est si beau...

— Oui, mais il faut trouver l'amateur...

— À ce sujet, je pense à quelqu'un, l'interrompt le vendeur.

— À qui ?

— Au fils du propriétaire qui pourrait être intéressé. Voulez-vous que je le contacte ?

— Bien sûr.

Quelques jours plus tard, au téléphone.

— Monsieur Pagnolo ?

— Oui.

Je suis l'employé de l'agence immobilière qui vend « La Desirade ». Vous vous souvenez ?

— Très bien.

— J'ai contacté le fils qui est très intéressé par votre tableau. Il y tient beaucoup, car il garde un souvenir ému de cette demeure qui a bercé toute son enfance.

Un demi-siècle pour vendre une toile. Qui dit mieux ?

Retour en 1958 le jour où visitant une galerie Fouga se met à converser avec l'exposant.

— Où trouvez-vous le sujet de vos peintures ? lui demande-t-il.

— Moi, je peins ce que j'aime, ce qui m'interpelle, ce qui m'émeut.

— Je vous demande cela parce que je trouve que vos tableaux se ressemblent fort, précise Fouga.

— Erreur. Vous ne percevez pas les mille nuances qui les distinguent. C'est comme les visages des hommes : ils ont les mêmes traits généraux, mais ils sont tous différents.

— Sans doute. Je ne suis qu'un petit amateur.

— Vous devez apprendre à distinguer les micro-détails pour pénétrer l'âme d'une œuvre.

— Ce doit être difficile.

— Oui, cela demande du temps, de la persévérance, du travail.

— Vous ne cherchez jamais à savoir ce que le public aime ?

— Non, cela ne m'intéresse pas. Je ne peins pas les émotions des autres !

— J'ai encore une question technique.

— Allez-y.

— Vous avez une grande variété de coloris, comment procédez-vous pour les créer ? Je vous pose la question parce que lors d'une visite antérieure, j'ai trouvé chez votre prédécesseur la même profusion, mais aussi exactement les mêmes nuances.

— Vous savez, toutes ces teintes existent en tube et se vendent. Donc, forcément on les déniche un peu partout. Et comme on a tous suivi les mêmes cours...

— Vous ne créez pas vos propres couleurs par des mélanges.

— Non. Pour quoi faire ? Tout existe dans le commerce. Et puis vous imaginez le nombre de mélanges que j'aurais à malaxer et surtout à reproduire à l'identique ?

— Et vous vendez bien ?

— Non, cela ne m'intéresse pas non plus. Je présente ma vision du monde et cela pour l'éternité. Personne d'autre que moi n'a ce regard. C'est ce que nous faisons tous, nous les artistes. Nous ne sommes pas des photographes ni des hommes d'affaires. La preuve ? Combien parmi nous deviennent célèbres et riches de leur vivant ?

— Peu.

— Vous voyez. Les gens ont besoin de beaucoup de temps pour nous comprendre et nous apprécier. Nous volons trop haut pour le commun des mortels. Et puis je déteste toute manipulation d'argent. C'est tellement trivial, vénal et dégradant. C'est comme si je me trahissais.

— Que voulez-vous dire ?

— Mes huiles sont une part de moi. Si je les monnaie, je me monnaie. Comment appelle-t-on le monnayage de son corps ?

— La prostitution.

— C'est bien cela. Quand je négocie une part de moi, je me prostitue.

— C'est pas vraiment la même chose ! réagit Fouga.

— Symboliquement, c'est exactement la même chose.

— Donc, c'est pas la même chose puisque c'est symbolique et pas réel.

— Pour moi, si. Et puis, admettons que je le fasse. Comment évaluer la valeur de quelque chose qui pour moi est le plus souvent banal, mais qui est quand même chaque fois une part de moi-même ? Même mon chef d'œuvre, je suis incapable de l'estimer : à la fois, il ne vaut rien puisque ce ne sont que des traits de pinceaux sur une toile, et à la fois, il n'a pas de prix parce que j'y ai mis toute mon âme. Comment voulez-vous fixer une limite ? Je ne suis pas un industriel, mais un artiste. Je ne cherche pas à faire de l'argent, mais à embellir l'humanité.

— Et vous arrivez à vivre ?

— Oui, chichement.

— Comment ?

— J'ai quelques admirateurs qui subviennent à mes besoins. En échange, je leur offre parfois une toile. C'est un cadeau, pas un commerce. C'est cela le prix à payer pour préserver la noblesse de notre art.

— Merci, Monsieur, conclut Fouga, pressé d'en finir.

Abasourdi, il ne comprend rien à ce qu'il vient d'entendre. Il sait en tout cas ce qu'il ne va pas faire : se prendre pour le nombril du monde et passer à côté d'autres joies de l'existence. Lui, il a un gros appétit de vivre et il veut explorer tous les univers possibles.

À l'opposé de ces envolées fumeuses, la créativité de Fouga s'alimente plutôt à son pragmatisme. Son don, son inventivité, son intelligence et sa vision guident sa main sur la toile ; sa débrouillardise, son sens du commerce, sa ruse, son audace favorisent l'écoulement de sa production. Il a déjà compris, contrairement à son interlocuteur, que le dessin comporte des règles universelles, mais que chaque peintre, au gré des dosages, doit inventer ses tonalités et son style. Par ailleurs, vivre de ses créations est tout simplement inévitable parce que naturel : tous les métiers demandent l'abandon d'une part de soi. Il n'y a pas deux éboueurs qui exercent leur activité de la même façon, pas deux maçons, pas deux médecins... C'est bien pour cela que le dicton affirme qu'il n'y a pas de sot métier parce que tout boulot porte obligatoirement la marque de son exécutant qui malgré sa rétribution n'est pas pour autant un « gigolo ».

En bon autodidacte, il poursuit rigoureusement sa route.

Avec sept ou huit couleurs et des mois de travail intensif, il se découvre une ambiance originale faite surtout de terre, terre-ombre, terre de Siennes qui se combinent à tout pour



obtenir une myriade de coloris. Puis il s'exerce au couteau, cette petite spatule métallique qui donne des traits bien différents de ceux du traditionnel pinceau. Il finit par l'adopter parce qu'il lui permet de travailler par touches avec plus de force et plus de matière. Surtout, il sent qu'il fait davantage corps avec cet outil. Petit à petit, la spécificité « fougaliennne » prend forme.

Cette habileté à jouer avec les pigments lui fait prendre conscience qu'il est doué pour la restauration et la copie d'œuvres de maîtres. Les clients apprécient particulièrement ces reproductions qui leur permettent de frimer dans leurs belles villas. Il se lance alors dans l'imitation de Picasso, de Pissarro, de Van Gogh. La principale difficulté, mais aussi le premier bénéfice de cet exercice, est de déceler patiemment les teintes exactes utilisées par ces ténors afin de percer leur univers. Mais cette longue quête représente aussi un danger, car s'y attarder trop longtemps finit par vous défaire de votre personnalité, comme Fouga a pu malheureusement le constater chez l'un de ses confrères, devenu clone de Monet.

\*\*\*

Dorénavant, son salaire mensuel est inférieur au produit de ses ventes et il commence à épargner en vue de l'achat d'un cabanon-atelier voisin de celui de Bernard Buffet à Banon. Son rêve continue à le poursuivre. Il aide aussi son père à acheter un deuxième camion. Suite à cette renommée grandissante, ses copains l'appellent désormais « Maître Fouga ». Involontairement, ils le ramènent une nouvelle fois dans l'univers de l'aviation avec ce surnom qui est la traduction française de « Fouga Magister ». Olivier perçoit là une insistance du destin à l'envoyer au ciel et décide d'associer d'une manière ou d'une autre un avion à sa signature.

Oui, mais comment procéder pour préserver la légèreté et le dynamisme de l'ensemble ? Il finit par concevoir au cœur d'un nuage trois traits triangulés qui symbolisent un Jet fendant l'espace dont la traînée vaporeuse dessine son nom.



Pourquoi trois traits ? Pour rappeler qu'il est à la fois peintre, ébéniste et commerçant. Ce sont en effet ces trois piliers de sa personnalité, charpente de toutes ses réalisations, qui en font un personnage hors du commun. C'est en cela qu'il est unique.

Qui déduira ces élucubrations d'une signature ? Personne, mais il sera toujours très fier de les expliciter. Surtout, cette calligraphie typique, originale, difficilement imitable, attire regard, questions, et donc le chaland. Il a déjà le sens du design et du marketing à une époque où ces mots n'ont pas encore envahi le « français » courant. Quand ses amis apprennent cette dernière trouvaille, reprenant les initiales de l'appareil militaire, ils s'empressent de le rebaptiser « FM » qu'ils prononcent « FiM ». Ce sera son dernier patronyme : ce sifflement d'un avion qui glisse dans l'espace lui restera collé à la peau toute sa carrière, car, à plus de 70 ans, il aura toujours cette même énergie.

Mais pour l'instant, le destin lui réserve une occupation inévitable dont il se serait bien passé. C'est en effet en mai 1959 qu'il est appelé sous les drapeaux au régiment d'infanterie de marine de Nîmes. Il a l'impression que c'est au moment où il prend son élan qu'un maléfique licou le stoppe brutalement. Le cheval de course doit rejoindre l'écurie et ronger son frein. Tout s'effondre autour de lui.

